

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

THÉÂTRES DE LYON.

CLOTURE DE L'ANNÉE THÉÂTRALE.

Encore quelques tours d'aiguille sur le cadran, et l'année théâtrale aura dit son dernier mot. C'est chose triste à penser qu'après avoir, pendant de longs mois, apprécié, encouragé, admiré des artistes que leur talent avait fait par droit de conquête nos concitoyens, il vient un moment où ce ne sont plus des louanges qu'il faut leur décerner, des bravos qu'il faut leur faire entendre, mais des paroles d'adieu.

Eh quoi ! c'est donc bien décidé ? Lorsque septembre rouvrira les portes du Grand-Théâtre à ses hôtes habituels, que la musique et la danse auront repris possession de leur empire, ce n'est pas vous, Messieurs Bovier-Lapierre, Ismaël, Marthieu, Holtzem, Julien, Metzler, Flachet, qui vous présenterez à nous et à qui nous aurons à souhaiter la bienvenue ? — Vraiment, si ce départ est l'œuvre de votre volonté, vous vous montrez ingrats pour ce public qui, hier encore, vous applaudissait, vous rappelait et jetait à vos pieds des fleurs et des couronnes.

Hélas ! quels artistes ne perdons nous-pas

cette année ! La nomenclature en est longue et pénible. — Tout ce qui fut notre joie, tout ce qui nous retraçait dans des accents mélodieux les passions les plus nobles et les plus touchantes, s'enfuit et nous laisse dans le deuil ! — M^{lles} L. et C. de Maësen, ces deux sœurs jumelles de talent et de beauté, poèmes vivants de grâce et de jeunesse, vont porter ailleurs le charme éternel et l'enchantement de leur présence. — M^{me} Rey-Balla, elle aussi, la Valentine des *Huguenots*, la Gilda de *Rigoletto*, nous quitte ; et ce n'est pas tout : il nous faut encore regretter M^{mes} Bourgeois, Gourdon, Quesnet, et M^{lle} Willem dont l'entrain, la gaieté communicative donnaient un tel piquant à ses rôles de dugazon. — N'avons-nous pas non plus à gémir du départ de M^{lles} Dor, Bertin, Girod, Forget, et de tout ce corps de ballet, réalisation charmante du mythe des sylphes et des ondines.

Que nous reste-t-il donc pour nous consoler de tant de pertes ? — L'avenir et ses mystérieux secrets, et M. Achard, étoile resplendissante de notre Grand-Théâtre !

Passons aux Célestins. — Là ce n'est plus un départ, c'est une débâcle, et si nous ne conservons MM. Dorsay, Laty, Dupré, Lamy, Henri,

Frank et Lureau, et M^{mes} Demonchy et Préher, d'autres peut-être encore que j'oublie, le changement serait complet.

MM. Lambert, Devaux, Didos, grands premiers rôles ou jeunes premiers ; — MM. Ménahant, Bardou, Duriez, Martin, Berlingard et Gabriel, c'est-à-dire l'honneur et la gloire de la comédie, du drame et du vaudeville, — tous ces acteurs que notre estime sympathique avait adoptés, dont nos bravos et notre admiration payaient les labeurs intelligents, nous quittent et vont où d'autres destinées les appellent.

Ce n'est pas tout : — M^{mes} Toscan et Ravier, dont ces deux dernières années nous avaient permis de constater le mérite ; — M^{lle} Lobry, cette digne interprète de la comédie moderne ; M^{lle} Bilhaut, notre inimitable soubrette ; M^{mes} Adrienne, Leroux, Gravière, Anna et Langlois s'éloignent aussi, et veuf de ses noms les mieux aimés, de ses affections les plus sincères, le public des Célestins va se trouver pendant quelques jours dans la position d'un voyageur longtemps séparé de sa patrie et qui ne reconnaît en revenant dans sa ville natale ni les ombrages ni les monuments, ni la figure des amis qu'il avait laissés jeunes et vaillants et qu'il retrouve ridés,

FEUILLETON.

DEUX RIVAUX.

II.

COMPLICATIONS ET PÉRIPIÉTIE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Oubliâtes-vous du moins le motif qui vous amenait auprès d'elle ?

— Oh ! non ; je cherchais le chemin de son cœur avec trop d'attention...

— Eh quoi ! vous avez pu frapper une aussi belle créature dans un pareil moment ! Vous n'en avez pas eu pitié !

— Pitié !... Savez-vous avec quoi elle cachait la petite cicatrice que lui avait laissée au cou la blessure faite par Luigi ?... Avec un collier de corail que je lui avais donné en échange de sa bague, le jour où elle avait promis d'être à moi.

Pitié !... pour cette coquette parjure qui était déjà la cause de la mort d'un honnête homme ! Pitié !... Je lui enfonçai dans le cœur trois piques de mon stylet. J'étais vengé !

— Horreur !... Et vous prétendiez avoir été condamné injustement !

— Sans doute, et je le prétends encore... Mais, d'abord, ce n'est pas pour cela que j'ai eu des démêlés avec la justice.

— Ah ! il y a encore autre chose ?

— Certainement ; et je ne serais pas ici sans cela. Ecoutez la suite de mon histoire. Bianca ne ne poussa pas un cri. J'étais déjà bien loin, lorsqu'on s'aperçut qu'elle était morte. Personne ne m'avait remarqué ; le jour suivant, on l'enterra, et tout fut dit. Aucune voix ne pouvait m'accuser ; aucune preuve ne s'élevait contre moi... Désormais, c'était Luigi que j'allais venger...

— Comment ! votre soif de vengeance n'était pas encore satisfaite ! Il vous fallait de nouvelles

victimes.

— Ne restait-il pas à punir l'accusateur et le meurtrier de Luigi ? Le sang de mon ami criait vengeance, et j'aurais été *deshonoré* si j'avais agi autrement. Je vous le répète, il me restait à châtier l'employé bavard, qui, pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas, avait causé tant de mal, et le sergent, à qui j'en voulais presque autant pour avoir été l'époux de Bianca, que pour avoir tué Luigi...

Or, six semaines environ après le châtiment de l'infidèle, je me promenais seul, une nuit, sur la jetée qui ferme le port. J'allais ainsi, réfléchissant à mes affaires, lorsque j'aperçus à une centaine de pas de moi, un individu qui me paraissait ivre ; je le vis tomber à la mer. Je courus aussitôt vers cet inconnu, qui ne savait pas nager et se noyait. Sans calculer le danger, je me jetai à l'eau tout habillé, et après quelques efforts, je parvins à le ramener sur le rivage.

cassés par l'âge ou disparus depuis longtemps.

Heureusement, la nature humaine est oublieuse; il n'est pas de douleur qui puisse être éternelle; l'avenir brillant de promesses est là; il s'avance, et bientôt l'habileté, le talent éprouvé du nouveau directeur, les noms déjà connus des artistes qui doivent combler les vides rattacheront les succès futurs des Célestins aux succès du passé.

CH. MAURICE.

Le bénéfice de M. Cherblanc nous a valu une bonne fortune. Nous avons eu le plaisir d'y voir M. L. Bousquet interpréter cette gracieuse composition dont il est l'auteur et qui a nom *le Petit Coco d'Amérique*. Nous ne voulons pas parler du talent du chanteur, d'autres plus aptes que nous l'ont déjà fait; tout ce que nous voulons c'est constater le talent vraiment supérieur avec lequel a été écrite la musique de cette chanson aux paroles naïves. La musique est parfaitement en rapport avec le poème, mais malgré sa simplicité apparente, elle possède un charme qui vous séduit dès le premier abord.

Nous regrettons que M. Bousquet ne l'ait pas chantée quelques fois de plus, nous sommes certains que nous y aurions encore trouvé de nouvelles beautés. Quoi qu'il en soit, nous pouvons prédire que bientôt *le Petit Coco d'Amérique* sera sur tous nos pupitres.

CAUSERIE PARISIENNE.

Les Théâtres au jour le jour.

Samedi 20 avril 1861. — L'affiche des Variétés est affriolante au dernier point, les intermèdes et les nouveautés brillent entourée de noms bien

— Voilà qui est très bien, Battista. Cette bonne action vous fait honneur.

— C'est pourtant ce qui a causé ma perte; ce qui prouve que, dans certains moments, il faut se garder des bonnes actions comme de la peste.

— La conclusion est étrange!

— Moins étrange encore que ce qui m'est arrivé, ainsi que vous allez le voir. Il faisait un beau clair de lune. A peine eus-je pris terre, que je reconnus dans l'homme que je venais de sauver mon sergent. Je dois vous dire qu'à cause du violent chagrin qu'il éprouvait de la mort de sa femme, il s'adonnait à la boisson. Le bain l'avait complètement dégrisé. Je lui dis qui j'étais, ce que j'avais fait, ce que je voulais faire encore. Il poussa un rugissement de rage, en m'étreignant avec force, mais il s'affaissa presque aussitôt sur lui-même et retomba à l'eau. Un poignard, que je portais caché sous mes vêtements, lui avait traversé la gorge...

connus du public parisien. C'est Ravel et M^{me} Cico, qui donnent la main à Leclerc et à Alphon-sine. C'est Paul Legrand, l'inimitable Pierrot du Théâtre Déjazet, qui lutte d'excentricité et de haute fantaisie avec Kopp, le troupier sentimental. C'est enfin Luguet et Brasseur, qui disent de leur meilleur voix leurs pochades les plus comiques. Pour un bénéfice, Christian ne doit pas se plaindre; la fortune ne peut être rebelle à aussi charmante soirée. *Un Hercule et une Jolie Femme*, un acte dont les prétentions ne sont nullement justifiées, ne séjournera pas longtemps sur la scène, et malgré tout le talent des acteurs qui interprétaient cette ineptie, ce n'a été rien moins qu'une chute. Le public a eu du goût ce soir-là.

Je suis allé voir *la Poule et ses Poussins*, ces deux actes dont je vous parlais la dernière fois. Tous, chers lecteurs, vous avez assisté à des scènes semblables à celle que je dois vous raconter, car c'est une comédie intime, une comédie de famille. Georges de Revel, épouse Volzy de Bernac, une délicieuse jeune fille qui n'a pour tout défaut qu'une mère trop tendre et trop passionnée de ses enfants, comme une poule l'est de ses poussins. Pas une minute de repit n'est accordé au jeune ménage. Installé chez la belle-mère, toute causerie intime, tout tête à tête est troublé par M^{me} de Bernac, qui sous prétexte d'une nouvelle robe, d'une dentelle ou d'un chapeau qu'elle vient offrir, s'impatronise dans cette lune de miel. Georges se résout alors à enlever sa femme; par ses soins un appartement est préparé à l'autre bout de notre grande ville. Malheureusement, la note du tapissier s'égare, et vient tomber dans les mains de Volzy et de sa mère. La fille et la mère croient que Georges a une maîtresse, que Georges a fait meubler le nouvel appartement pour

— Mais, c'est affreux! m'écriai-je.

J'avais la poitrine oppressée. Je me sentais mal à l'aise. Battista, lui, racontait avec un calme parfait ces détails épouvantables qui me faisaient frissonner. Il ne releva pas mon exclamation, et continua en ces termes:

— La mer faisait un tel bruit autour de moi, en se brisant contre les pierres de la jetée, que je ne voyais et n'entendais qu'elle. Je me trouvais tout à coup, sans savoir comment, cerné et arrêté par une patrouille qui, ayant cru apercevoir de loin une lutte, était accourue. On me mit en prison, et, au bout de quelques jours, je fus dirigé sur Bastia. On prétendait m'avoir pris en flagrant délit d'assassinat, le poignard à la main, en face du cadavre encore fumant de la victime. Il y avait bien là quelque chose de vrai; mais, enfin, ce n'était pas moi qui avais jeté le sergent à l'eau, et j'étais bien libre, je crois, de ne pas le sauver. On avait donc tort de me chercher

une de nos filles en renom. Sans écouter aucune explication, elles renvoient le malheureux mari, qui, froissé dans son amour et dans sa dignité d'homme d'honneur, se retire là où il voulait emmener sa femme.

La Volzy ne veut pas laisser son mari jouir tranquillement de sa trahison; elle vient chez Georges de Revel lui reprocher sa lâcheté; mais quelle n'est pas sa stupeur en reconnaissant tous les mille riens qu'elle avait souhaités, en voyant un délicieux déjeuner et un fauteuil qui lui est destiné, en apprenant enfin que l'infortuné n'attend plus qu'elle pour se mettre à table. Pour la première fois depuis leur mariage, ils seront seuls, ils ne seront plus importunés par la tendre sollicitude de M^{me} de Bernac. Mais voilà bien autre chose. Des cris de *papa, papa*, se font entendre dans la pièce voisine, et un gros baby vient rouler sur le tapis. La Volzy s'évanouit croyant décidément que c'est le fils de la maîtresse de son mari. Tout s'explique enfin, Gontran, son frère, avait une maîtresse qui est morte en laissant un gamin, et Gontran, fougueux capitaine de cavalerie, ne sachant que faire de l'enfant, l'a confié à Georges de Revel. Ce petit bambin est un véritable portrait de famille. M^{me} de Bernac l'adopte, c'est un nouveau poussin à élever. Le jeune couple sera désormais heureux, débarrassé des assiduités de la mère couveuse. Qui ne serait en effet jaloux de M^{lle} Blanche Pierson, et un mari plus que tout autre; M^{lle} Pierson est si jolie, et elle joue si bien. St-Germain et Nertann sont du meilleur ton, sans pour cela cesser d'être les plus amusants comédiens du monde. C'est encore un succès monté par MM. Dormeuil et Duponchel, deux bien habiles directeurs décidément.

chicane, puisque sans moi il se serait noyé. Je n'ai jamais pu faire comprendre cela aux juges de Bastia. Ils ne voyaient que le coup de poignard que je ne pouvais, disaient-ils, expliquer.

Le procureur du roi assurait que la société était irrévocablement perdue, si ma tête ne tombait pas; je fus condamné à mort, et réinstallé dans ma prison, en attendant la commodité du bourreau...

— Quel terrible moment vous dûtes passer!

— J'avoue, en effet, que sans avoir précisément peur, je ne me sentais pas la moindre envie de rire. Et tout ce qui me passait par la tête m'empêchait de dormir. Je me mis à me promener dans ma cage, comme si j'avais été de quart. Au dehors, le temps était si mauvais que, si la prison eût été un navire, elle aurait mis à la cape.

CASIMIR HENRICY.

(La suite au prochain numéro.)

Dimanche 21. — Paris est triste le dimanche ; des milliers de convois emmènent Parisiens et Parisiennes dans les bois et les champs d'alentour. Les portiers et portières seuls, gardiens de nos habitations, caquètent avec leurs collègues de la loge et du balai. En avril, le dimanche, les amoureux vont à Romainville, à Meudon, partout où le moindre bouquet d'arbres donne un peu d'ombre, où la moindre fontaine donne un peu de fraîcheur. La gent commerçante, les épiciers retraités et les herboristes en belle humeur vont promener leur richesse, leurs rêveries et leur ennui à Chatou, à Vincennes, aux buttes Chaumont ; la grande bourgeoisie émigre en ses campagnes ; le noble faubourg en ses châteaux ; les biches et les gandins se demandent en quels pays ils iront étaler leurs modes ridicules et leurs falbalas ; les décaqués et les commis d'agents de change font leurs délices d'Asnières ; ceux qui ne sont ni amoureux, ni riches, ni nobles, ni gandins, ni commis d'agent de change, s'en vont tout simplement se promener au bois de Boulogne, visiter pour la mille et unième fois la grande cascade de Longchamp, et pour la première fois le *Jardin d'acclimatation*. Le jardin d'acclimatation est une grande plaine divisée en petits carrés ; deux immenses serres s'élèvent de chaque côté ; quantité d'animaux venus de tous les climats, de tous les pays, se disputent les petits carrés : ici c'est le paon, là le bœuf-zébu, de ce côté la poule, de cet autre l'autruche, c'est encore la sarigue, le kangourou, le tatou, le buffle, que sais-je ; on veut acclimater tout cela, en faire des animaux domestiques. Acclimitez, acclimitez, Messieurs les savants, mais parmi vos élèves vous avez de bien vilaines bêtes.

Lundi 22. — Encore un acte sur l'affiche des Variétés : *le Menuet de Danaë* ; c'est une bonne comédie, une étude de mœurs finement pensée, plus finement écrite encore, mais qui rougit et a honte de se montrer en si mauvaise compagnie : *Ya mein heir, un Hercule et une jolie Femme*. Fi, que c'est vilain ! Au Théâtre Déjazet, *le Trapèze de l'Amour*, qui primitivement s'appelait *l'Amour du trapèze*, fait son apparition au milieu d'une explosion de rires. Jamais pochade plus drôle ne fut plus drôlement interprétée par Paer et Legrenay. Ce n'est pas un succès, c'est un divertissement que l'on va voir en un jour de belle humeur.

Mardi 23. — Lucienne est une blonde jeune fille, elle s'est réveillée ce matin avec sa seizième année, et une douce chanson qu'elle ne comprend pas encore s'est égarée sur ses lèvres roses. Pour-

quoi donc le gentil gazouillement des oiseaux lui semble-t-il si doux dans la feuillée ? Pourquoi les fleurs ont-elles de si suaves parfums ? Pourquoi le ciel est-il si bleu ? Pourquoi donc enfin la nature lui sourit-elle si tendrement ? Lucienne a seize ans et son père qui ne veut pas la marier pour cause de santé, l'a entourée de tout ce que notre pauvre espèce humaine a de laid, de hideux, de difforme. Le jardinier ressemble à Polichinelle, le valet de monsieur est borgne et bancal, la cuisinière a soixante-cinq ans et la femme de chambre de Lucienne, soixante-quinze. En vain son père lui dit que le beau ciel bleu de ses rêves ressemble à un transparent huilé et que les fleurs si fraîches le matin, s'étio-leraient si le jardinier ne les arrosait dans la journée, un cousin, un jeune peintre, frauduleusement introduit dans la maison, lui dit que c'est l'amour qui chantait le matin dans sa poitrine. Lucienne n'avait besoin que d'un mot pour se réveiller ; elle sait maintenant ce que gazouillent les oiseaux, ce que dit le soleil, l'azur des cieux, les fleurs fraîches écloses ; son père, désabusé sur le compte de la médecine et des des médecins, les marie tous les deux.

M^{lle} Anna Bellanger, qui débutait dans le rôle de Lucienne, est une belle jeune fille, appelée d'ici peu de temps à devenir la reine de nos jeunes premières. Que le Vaudeville y songe, mais que M. Harel, l'intelligent directeur des Folies dramatiques, la garde le plus longtemps possible dans son théâtre.

A l'encontre des Délassements comiques, M. Harel a su maintenir son théâtre dans une voie honnête ; nous lui souhaitons succès et fortune de tout cœur, mais *les Seize Ans de Lucienne* ont déjà dû lui prouver que toute direction gagnait bien davantage à servir au public une bonne pièce, ne fut-ce qu'un acte, qu'une mauvaise comédie, fut-elle en cinq actes.

Mercredi 24. — Quittons un instant le théâtre, je veux te conduire, ami lecteur, rue de la Paix, aux salons des entretiens et lectures dirigés par M. Lisagaray. Déjà nous en avons parlé ; aujourd'hui M. Deschanel, un des savants historiographes de notre littérature, parle de l'abbé Prévost et de Manon Lescaut. N'allons pas croire ici que M. Deschanel, puisant à pleines mains dans les documents et dans les milliers d'écrits entassés contre cette époque littéraire, va nous faire une sèche leçon de littérature comparée. Oh ! que non, nous avons affaire à un homme du monde qui parle à des gens du monde et qui, tout en respectant la vérité historique, sait nous

intéresser en mêlant à ses conférences un élégant verbiage tout rempli du parfum de bonne compagnie.

A propos du *Tisiphon*, il nous parlera de Gaète et de son admirable défense, il assimilera les amphigouriques romans de la Calprenède à nos romans de Dumas seul et consorts ; nous rirons, il est vrai de ce curieux rapprochement, mais nous sortirons de là le sourire aux lèvres, tout en gardant le souvenir des particularités littéraires si ingénieusement développées. Nos bien sincères remerciements à M. Deschanel pour les bonnes soirées qu'il nous fait passer tous les mercredis.

Jendredi 25. — Aux Folies-Dramatiques, première représentation d'une comédie en cinq actes, de M. de Jallais, *les Piliers de Café*. Nous vous en rendrons compte la semaine prochaine.

Dernière répétition générale de *la Tour de Nesle*. Ce vieux drame, le modèle de tous les drames, tant de fois repris et tant de fois abandonné.

M^{lle} Augustine Brohan pousse un sergent et un exploit dans le cabinet de son directeur ; la révolte est à la Comédie française.

Adèle Page et Lafferrière, voulant prendre leur volée en province, font annoncer les dernières représentations du *Prisonnier de la Bastille*. *La Prise de Pékin*, doit succéder sur l'affiche.

Salvator Rosa, un opéra-comique en trois actes, se répète très-activement au Théâtre de l'Opéra-Comique ; à la semaine prochaine probablement la première représentation.

Vendredi 26. — Le Théâtre Italien fait ses préparatifs de fermeture ; à mardi le chant du cygne. Jusqu'à l'automne prochain la salle Ventadour sera muette de tout écho et de tout ténor. *Les Vertus de Célimène* entrent en répétition, et votre chroniqueur vous souhaite la bienvenue jusqu'à la semaine prochaine.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Cirque Rancy.

Toujours le même empressement de la part de notre public, mais toujours aussi même zèle chez les artistes du Cirque Rancy pour le mériter. — Au premier rang des écuyers nous devons placer M. Léonard, dont les exercices sur un cheval dépourvu de tout harnachement, font chaque soir l'admiration des spectateurs, qui ne se lassent pas

de l'applaudir. M. Alphonse Loyal est son digne émule, et partage avec lui les bravos de l'assemblée. — MM. Bertholetti, Itscher et Jules, eux aussi, viennent chaque soir demander leur part d'applaudissements, et le public la leur fait des plus larges.

Jeudi nous avons eu *le Garde noble*, scène dans laquelle M^{me} Itscher, dont le talent s'est révélé à nous sous un jour nouveau, a récolté les suffrages les mieux mérités. — *La Prise de l'Oriflamme* est toujours pour M^{lle} Juliette le sujet de nombreux bravos.

M. Léopold Verecke (*l'Homme volant*) nous a donné samedi et dimanche derniers *le Tambour aérien*, exercice d'une grande difficulté, mais qui ne nous surprend pas après les prodiges de force et d'adresse qu'il exécute chaque soir.

Nous ne dirons rien des clowns; il est impossible de décrire les tours qu'ils font avec autant de grâce que d'adresse.

L'affiche d'aujourd'hui nous promet de nouvelles merveilles données au bénéfice de M. Rancy; à dimanche les détails.

F. BOILY.

HISTORIETTES SUR ARNAL.

Comme tous les acteurs aimés de la foule, Arnal se permettait parfois des licences qui seraient sévèrement réprimées chez d'autres artistes. Il chargeait ses rôles avec un aplomb superbe et racontait au public de folles aventures, entièrement dues à son imagination burlesque, et où l'auteur de la pièce n'avait rien à réclamer.

Ainsi, quand le Vaudeville était encore rue de Chartres, deux personnes, munies de billets de faveur, trouvèrent la salle pleine et firent du tapage en voulant contraindre les ouvreuses à leur donner des places.

Interrompu dans son rôle, Arnal demanda la cause de ce tumulte, et quand on la lui eut expliquée :

— « Bon ! dit-il, un billet de faveur, je connais cela ! Pas plus tard qu'hier j'y ai été pincé moi-même. Figurez-vous que j'avais envie d'aller voir Arnal au Vaudeville... Arnal, vous savez?... On me parlait toujours de ce gaillard-là : ma foi, j'ai voulu le connaître. Virginie, d'ailleurs, me tourmentait pour la conduire au spectacle. Qu'est-ce que Virginie ? allez-vous me dire. C'est une modiste de ma connaissance... »

» N'en demandez pas d'avantage. »

Il n'y avait jusque-là, dans ce récit, rien d'ex-

traordinaire, et cependant la salle éclatait en bravos.

« Done, reprend Arnal, je me procure deux billets de faveur chez le perruquier du coin de la rue de Chartres. Premières loges, un franc de droit par personne..... ce n'était pas cher ! et je monte à la chambre de Virginie.

» Elle faisait sa toilette.

» Je lui propose tout naturellement de lui servir de femme de chambre, afin d'aller plus vite et de ne pas manquer l'heure du spectacle. (Ici la description de la toilette de Virginie, description passablement risquée et difficile à reproduire.) Enfin Virginie est prête ; nous partons.

» Au contrôle, je présente mon billet.

— Premières loges... Elles sont toutes prises, me dit le contrôleur.

— Diable ! Alors donnez-moi une seconde loge. Ça nous est égal, n'est-ce pas Virginie ?

» Ma compagne hocha la tête et fit la moue ; car elle avait un magnifique chapeau rose, et, dame ! elle voulait le montrer un peu : c'est tout simple.

— Bah ! lui dis-je, à la guerre comme à la guerre ! Montons aux secondes.

— Allez d'abord prendre un supplément, fait le contrôleur.

— Hein ?

— Je vous dis qu'il faut prendre un supplément : passez au bureau !

» Ça me paraît drôle.... Un supplément pour changer des premières en secondes !..... Enfin n'importe ! Je donne quarante sous pour le droit, quarante sous de supplément, et nous montons deux étages !

— Vous arrivez trop tard, je n'ai plus la moindre place, nous dit l'ouvreuse : voyez aux troisièmes.

— Hélas ! mon chapeau ! murmura Virginie.

» Pauvre chatte mignonne ! elle avait les larmes aux yeux. Nous montons, et l'ouvreuse des troisièmes nous dit :

— J'ai deux places ; mais vous me donnez là des cartes de secondes. Avez-vous un supplément ?

» Cristi !..... Je vous avoue que la moutarde commençait à me monter au nez, d'autant plus que le rideau se levait et que nous allions perdre le commencement de la pièce. Que faire ? Un esclandre..... quand un acteur comme Arnal est en scène..... Allons donc ! ce serait inconvenant et malhonnête ; n'est-il pas vrai, Virginie ? Je me maintiens et je redescends trois étages.

— Trente sous ! me dit la femme aux suppléments.

» Je paye et je remonte.

» Mais, pendant ce temps-là, deux autres personnes étaient venues ; l'ouvreuse les avait placées, et il nous fallut monter au paradis.

» On ne nous demanda plus de supplément.

» C'était heureux !

» Mes billets de faveur me revenaient à trois francs chaque environ, et nous étions aux places à quinze sous.

» Virginie pleurait de colère.

» Par bonheur, Arnal était en scène et disait un tas de bêtises... Où diable cet animal-là va-t-il chercher tout ce qu'il débite ?... Je ne pense plus aux places à trois francs, et je me tiens les côtes. Virginie éclate à son tour et rit bientôt plus que moi. Toutes nos mésaventures sont oubliées... Ah ! le drôle de corps !... Vivat ! Arnal, vivat !

» Je veux être pendu si Virginie pensait encore à son chapeau rose.

» Elle riait, elle riait !... Bref, elle a tant ri, que les voisins d'en-dessous se mirent à crier, en se levant et en abandonnant leurs places à la hâte :

— Qui est-ce qui rit donc comme ça, là haut ? »

Racontée, cette improvisation bizarre perd beaucoup de son effet comique. Il fallait voir Arnal lui-même et l'entendre.

MÉLANGES.

Il n'y a pas de mystificateur de la force de Méry.

— Ce pauvre Alphonse Karr ! s'écriait-il un soir dans un cercle intime. Il vient de faire une perte bien douloureuse. *Sa carpe de Nubie est morte !*

— Une carpe ! dit madame D..., bas-bleu naïf, et qu'en faisait-il, ô mon Dieu !

— Il l'avait prise toute petite et l'avait dressée à le suivre comme un caniche.

— Oh ! c'est extraordinaire, comment donc est-elle morte ?

— Une imprudence... La pauvre bête s'est noyée par une pluie d'orage en voulant sauter un ruisseau.

— Est-ce possible ? Pourtant les carpes vont à l'eau.

— Oui, mais celle-là en avait perdu l'habitude.

POUR TOUTES LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.